

## Représentations autochtones, constats et solutions Et si le grand écran s'inspirait du petit?

Julie Demers and Charles-Henri Ramond

Number 313, April 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88929ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Demers, J. & Ramond, C.-H. (2018). Représentations autochtones, constats et solutions : et si le grand écran s'inspirait du petit? *Séquences : la revue de cinéma*, (313), 38–41.

# Représentations autochtones constats et solutions

## Et si le grand écran s'inspirait du petit ?

JULIE DEMERS / CHARLES-HENRI RAMOND



« Malgré les efforts déployés pour permettre aux Premiers Peuples de prendre la caméra... très peu de cinéastes ont réussi à passer au financement pour des longs métrages de fiction au Québec. »

**Nous l'avons vu** dans les dossiers précédents : il aura fallu attendre trop longtemps avant que les Autochtones aient la place qu'ils méritent dans la cinématographie québécoise. Trop souvent, ils ont été stéréotypés, objectivés, folklorisés — et ce n'est qu'en 2011 que le public québécois a pu découvrir le premier long métrage de fiction réalisé par un cinéaste autochtone. Pourquoi le Québec accuse-t-il autant de retard ? Doit-on blâmer le public ? Les producteurs ? Les structures de financement ? Difficile de trouver un seul coupable. Mais une chose est certaine : le cinéma des Premiers Peuples ne pourra pas s'épanouir complètement dans une structure conçue par et pour les Blancs.

Pour plusieurs créateurs autochtones, Yves Sioui Durand est devenu le symbole de l'engagement artistique. Il a cofondé en 1985 Ondinnok, la première compagnie théâtrale autochtone au Canada. À la fois acteur, dramaturge et metteur en scène, il a créé « un théâtre proprement amérindien, enraciné dans les mythes, dans l'histoire des Premières Nations et des peuples indigènes dans le monde »<sup>1</sup>. Ses œuvres ont été présentées en Amérique du Sud et en Europe. Il a reçu récemment le Prix du Gouverneur général pour les arts du spectacle pour l'ensemble de sa carrière. Il devient ainsi le premier artiste autochtone à être lauréat dans la catégorie théâtre.

Premier, Yves Sioui Durand l'est aussi comme cinéaste autochtone de long métrage de fiction au Québec. «Il est clair que la venue de réalisateurs ou réalisatrices autochtones de fiction au Canada et plus tardivement au Québec a à voir avec la supériorité culturelle qui règne toujours au sein de tous ces organismes responsables de la création au cinéma», explique le réalisateur. «[En Australie et en Nouvelle-Zélande], des structures ont été mises en place depuis déjà quelques années pour favoriser le développement des cinéastes aborigènes et maoris. [...] Ici, [au Québec], tout est vu du point de vue de l'impérialisme culturel dominant: structure du scénario, approche filmique, plan de tournage et budgets qui excluent le tournage en région ou dans les territoires éloignés (qui constituent pourtant les terres mémoires de l'identité autochtone au Québec). Ensuite vient le problème de la langue. Français? Inna? Atikamekw? Mohawk? Français-innu? Autre problème: le producteur principal. Difficile de trouver un producteur principal autochtone qui a de l'expérience du long métrage de fiction et qui est accrédité par les institutions. Le compromis est de travailler avec un producteur québécois qui a l'ouverture nécessaire pour ne pas compromettre la vision du réalisateur et la cinématographie à naître.»

Malgré les efforts déployés pour permettre aux Premiers Peuples de prendre la caméra (on pense à la création du Wapikoni mobile, la mise en place de programmes d'aide aux jeunes créateurs ou la naissance du Festival Présence autochtone), très peu de cinéastes ont réussi à passer au financement pour des longs métrages de fiction au Québec. Le cinéma québécois ressemble à un parcours du combattant, tout spécialement pour le réalisateur autochtone.

Pour la réalisatrice mohawk Sonia Bonspille Boileau, l'industrie perçoit d'abord les cinéastes autochtones comme des cinéastes POUR les Autochtones. «Un des plus gros murs que j'ai frappé à plusieurs reprises est le fait qu'à chaque fois que j'avais une idée de projet qui s'adressait à un auditoire de masse (pour tous, pas juste pour Autochtones), on me disait d'aller voir APTN [Réseau de télévision des peuples autochtones]. Comme si c'était seulement sur cette chaîne qu'on pouvait présenter des histoires à contenu autochtone au Canada. Alors que moi, mon objectif était d'apporter nos histoires à un public non autochtone aussi. C'était très insultant.»

Si le cinéma québécois n'a vu émerger pour l'instant que trois réalisateurs de fiction autochtones (Yves Sioui Durand, Sonia Bonspille Boileau et Jeff Barnaby), on voit apparaître de plus en plus de nouvelles voix au petit écran.

Mentionnons ici celle de Tracey Deer, qui, avec sa comédie *Mohawk Girls*, met en scène quatre femmes autochtones fortes, libres et indépendantes. Dans un esthétisme qui ressemble à celui de *Sex and the City*, Tracey Deer aborde avec désinvolture des sujets sérieux, comme la pauvreté, l'alcool ou le racisme dans les réserves. Autre série populaire: *Les Sioui-Bacon*. Elle a le mérite de présenter le quotidien fictif d'une famille autochtone montréalaise foncièrement moderne. Ici, on évite les grands drames classiques. On y met en scène le clan dans les petites luttes quotidiennes, dans un ton léger qui n'est pas sans rappeler celui de la série *Les Parents*.

Ces deux séries sont diffusées sur APTN. Fondé en 1999, APTN est le premier et l'unique télédiffuseur national autochtone au monde. Les programmes qui y sont diffusés sont conçus «par les Autochtones, pour les Autochtones et au sujet de ces derniers»<sup>2</sup>. On y présente des documentaires, des revues d'actualité, des émissions dramatiques, éducatives et de cuisine, des programmes de variété et des séries pour enfants.

Pour Sonia Bonspille Boileau, APTN a été la meilleure des écoles. «C'est une chaîne qui a su développer le talent autochtone. J'ai pu y faire des documentaires, des émissions jeunesse, de la télé-réalité...» La solution de l'autoreprésentation de l'Autochtone passerait-elle par le petit écran?

### APTN: UNE PISTE DE SOLUTION

Nous avons rencontré Monika Ille, directrice générale de la programmation et de la grille du réseau autochtone. Grande spécialiste des médias autochtones, elle cumule plus de 25 ans dans l'industrie de la diffusion. Elle a entre autres travaillé à la Société Radio-Canada et à l'ONF, où elle a pris part au programme de formation pour les talents autochtones. Membre de la communauté abénakise d'Odanak, elle a également collaboré avec Femmes autochtones du Québec et l'Assemblée des Premières Nations à Ottawa. C'est avec une passion contagieuse qu'elle nous a expliqué les méthodes uniques d'APTN, pour qui elle travaille depuis 14 ans. «La mission du Service de programmation d'APTN est de réaliser et de diffuser des émissions distinctes de grande qualité qui reflètent les perspectives des Autochtones, mais aussi à communiquer nos histoires de manière à ce qu'elles plaisent au reste du Canada et au reste du monde.» Le contenu d'APTN cherche donc avant tout à rejoindre les Autochtones — et qui sont mieux placés pour comprendre ce que recherchent les Autochtones que des Autochtones eux-mêmes!

Ainsi, la particularité d'APTN est que la majorité de ses postes clés sont occupés par des

1. *Mohawk Girls*

2. *Monika Ille, directrice générale de la programmation et de la grille du réseau autochtone.*



2

«À APTN, l'image des Autochtones est plus positive : des personnages (souvent modernes) sont confrontés à des enjeux universels (l'amour, l'amitié, la vie familiale ou communautaire, le désir d'émancipation, la recherche du bonheur ou la quête de liberté).»

—  
3. *Les Sioui-Bacon*

Autochtones. En date du 3 août 2017, 65% de ses employés avaient des origines autochtones. Et pas moins de 100% des directeurs et 63% des gestionnaires font partie des Premiers Peuples.

Le rapport entre les créateurs autochtones, les producteurs et le diffuseur est ainsi transformé, comme l'explique Monika Ille. «Le défi, c'est que les créateurs autochtones ne sont pas nécessairement compris par les producteurs non autochtones. Lorsqu'un créateur veut vendre une histoire à un producteur non autochtone, il est obligé de lui expliquer la Loi sur les Indiens, les pensionnats... Avec nous, c'est complètement différent. À APTN, nous sommes majoritairement Autochtones. Nous partageons une histoire commune. Nous nous comprenons. Nous savons que les histoires que nous racontons sont importantes et doivent être entendues.»

La première chose qui frappe en comparant les films autochtones québécois et les séries produites par APTN, c'est le ton employé.

Dans le cinéma de fiction au Québec, les films dépeignent souvent les écueils des communautés (suicide, drogue, alcool, violence, pauvreté). À APTN, l'image des Autochtones est plus positive : des personnages (souvent modernes) sont confrontés à des enjeux universels (l'amour, l'amitié, la vie familiale ou communautaire, le désir d'émancipation, la recherche du bonheur ou la quête de liberté). Et lorsque la télévision aborde les sujets plus négatifs, elle le fait fréquemment avec humour et légèreté. Sonia Bonspille Boileau nous explique sa vision de créatrice : «Le réseau de télévision des peuples autochtones s'adresse principalement AUX Autochtones. On n'a pas besoin de se montrer nos problèmes, on les vit ! Donc on pousse plus la créativité dans la façon de raconter nos histoires. On se sert de l'autodérision, de l'humour, etc. On ne s'adresse pas à un public de masse non autochtone à qui on veut faire comprendre des injustices». Monika Ille précise :



« Nous cherchons à montrer les deux côtés. Nous voulons montrer les préoccupations autochtones mais aussi les célébrations et les réussites autochtones. Nous voulons montrer le positif, la lumière au bout du tunnel. Certains autres producteurs recherchent le sensationnalisme, nous, nous voulons montrer une image moderne et diversifiée de l'Autochtone ».

Afin de s'assurer que les émissions qu'il diffuse respectent la mission du réseau (faire connaître le parcours des Premiers Peuples, célébrer leurs cultures, inspirer les enfants et souligner la sagesse des aînés), le Service de la programmation s'implique activement dans le développement des projets. « Il s'assure de la représentation autochtone à l'écran, mais aussi dans l'équipe de production », explique Monika Ille. « Il vérifie que les thèmes abordés dans les émissions reflètent les peuples d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Cela signifie que les histoires doivent aborder tant les luttes, la guérison et la survie des Inuits, des Métis et des Premières Nations, que leurs célébrations, réalisations, rêves et espoirs ».

APTN déploie des efforts considérables pour garder vivantes les langues autochtones. « Nous sommes le seul télédiffuseur à diffuser au moins 35 heures d'émissions en langues autochtones chaque semaine. Une quinzaine de langues autochtones au Canada se retrouvent chaque saison à l'écran. Depuis la création du réseau, nous avons présenté des émissions en plus de 30 différentes langues autochtones ».

APTN croit également énormément à l'écllosion de nouveaux talents. « Au début d'APTN, il y avait très peu de producteurs autochtones. Ils sont maintenant une centaine. Le réseau met en valeur également la jeunesse. Nous demandons à tous les producteurs qui collaborent avec nous de former un jeune autochtone dans un poste clé. On essaie aussi de soutenir les jeunes créateurs. Nous lançons chaque année un appel de projets en web-série. Ça permet aux jeunes réalisateurs de produire pour la première fois à moindre coût ».

Malheureusement, tout n'est pas rose dans le monde du petit écran. Comme les autres réseaux de télédiffusion, APTN doit travailler avec une enveloppe de rendement majoritairement fondée sur les cotes d'écoute. Or, les cotes d'écoute sont comptabilisées uniquement dans les grands centres urbains — alors que la majorité de l'auditoire de APTN vit dans des régions reculées. Il est donc ardu pour APTN de concurrencer les autres réseaux. Encore une fois, l'Autochtone doit se battre avec une structure conçue par et pour les Blancs.

## LA LUMIÈRE AU BOUT DU TUNNEL ?

Heureusement, APTN ne fait plus cavalier seul et d'autres organismes tentent de s'inspirer de son histoire de succès pour favoriser la prise de parole autochtone. Ainsi, en juin dernier, Patrimoine canadien a annoncé une série de mesures qui visent à améliorer l'émergence de nouveaux talents. L'une d'elles est la création du Bureau de productions audiovisuelles autochtones du Canada. Fondé par un important regroupement d'organismes<sup>3</sup>, il aura pour mission de créer des liens entre les créateurs, les producteurs et les organismes afin de mieux soutenir les talents autochtones.

Téléfilm Canada a également communiqué qu'il augmenterait de quatre millions de dollars le budget annuellement alloué pour la production et la mise en marché des longs métrages autochtones. À cette annonce s'ajoutent les promesses d'inclure un Autochtone sur le jury chargé d'évaluer les projets soumis et d'embaucher du personnel provenant des communautés autochtones. Pour sa part, l'Office national du film du Canada promet de s'assurer que 15 % de son budget de production soit alloué aux projets de nature autochtone, et d'augmenter d'ici 2025 le pourcentage d'employés autochtones. L'objectif : atteindre 4 % du personnel, soit 16 employés.

Malgré une certaine volonté politique, il reste encore beaucoup de chemin à parcourir avant que le nombre de réalisateurs autochtones ne soit proportionnel au poids démographique qu'ils occupent au Canada (4,4 % en 2011). « Je pense qu'il a fallu et qu'il faudra attendre encore beaucoup de temps avant que les talents autochtones prennent véritablement leur place au Québec », déplore Monika Ille. « Tout a commencé avec Alanis Obomsawin à l'ONF — et elle a bien pavé la voie, en réalisant une cinquantaine de documentaires en 50 ans ! Cela a pris encore plus de temps pour que les cinéastes autochtones fassent la même chose en fiction. Je pense que c'est parce que les non-autochtones n'étaient pas vraiment ouverts à cela. Fort heureusement, les choses changent. On sent un intérêt. J'espère que ce n'est pas qu'une vague, qu'un sujet à la mode après la Commission de vérité et réconciliation. J'espère que ça restera un intérêt pour les Canadiens. Je pense que les créateurs font un travail remarquable et essentiel — leurs œuvres permettent une communication avec les non-autochtones, amènent un respect et une ouverture nouvelle. Oui, j'espère vraiment que l'intérêt restera là ».

Nous ne pourrions être plus d'accords. Et c'est ce que nous souhaitons aussi. De tout cœur. ▲

**« Malheureusement, tout n'est pas rose dans le monde du petit écran. Comme les autres réseaux de télédiffusion, APTN doit travailler avec une enveloppe de rendement majoritairement fondée sur les cotes d'écoute. Or, les cotes d'écoute sont comptabilisées uniquement dans les grands centres urbains »**

## Notes

<sup>1</sup> Site web d'Odinnok.

<sup>2</sup> Site web d'APTN.  
<http://aptn.ca/au-sujet-d-APTN/a-notre-sujet.php>

<sup>3</sup> On compte parmi ces organismes le Réseau de télévision des Peuples Autochtones (APTN), Canadian Broadcasting Corporation/Radio-Canada (CBC/SRC), le Fonds des médias du Canada (FMC), Téléfilm Canada, l'Association canadienne de la production médiatique (CMPA) et l'Office national du film du Canada (ONF). Bell Media, le Fonds Harold Greenberg et le VICE Studio Canada sont des partenaires de l'initiative.